

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM ET GEORGES RODENBACH

Dans son dernier livre, *Bulles Bleues* (Souvenirs heureux), Maurice Maeterlinck a tracé ce portrait très évocateur de Villiers de l'Isle-Adam, un des maîtres de sa jeunesse : « Il avait des yeux voilés d'énigmes, fanés et fatigués de regarder dans l'âme ou dans l'au-delà et d'y voir ce que d'autres ne voient pas et n'y verront jamais... D'une voix blanche, cotonneuse, étouffée et déjà pareille à une voix d'outre-tombe, il nous « parlait » ses œuvres qui allaient naître... Nous avons écouté certaines tirades inédites d'Axel, outre des fragments d'œuvres qui ne furent jamais écrites et qui ne vivent que dans notre mémoire ».

Villiers a « parlé » beaucoup de ses contes qui pour toutes sortes de raisons n'ont pas connu leur achèvement par l'écriture. Toutefois s'ils ont été perdus pour l'œuvre du grand écrivain français, ils ne l'ont pas été pour tout le monde. Nombre d'auditeurs de ses brillantes improvisations dans des réunions d'artistes, au café ou ailleurs, en ont tiré parti, en ont nourri leur art, sans souffler mot. Rares sont ceux qui ont reconnu ce qu'il lui devait, témoin, aujourd'hui Maeterlinck, et, hier, Georges Rodenbach. Le piquant de l'histoire pour celui-ci est que Maeterlinck fut son introducteur auprès de Villiers. Cela se passait il ya de plus soixante ans, en juin 1886 lors d'un séjour à Paris des deux écrivains belges. Rodenbach l'a raconté dans un article de la *Jeune Belgique* - juillet 1886, où Maeterlinck et ses deux amis Charles Van Lerberghe et Grégoire Le Roy furent présentés, pour la première fois au public. C'était à une réunion de la *Pléiade*, une revue littéraire que le trio gantois avait fondé récemment à Paris avec un groupe de jeunes poètes français. A cette réunion « Villiers parla seul, écrit Rodenbach, presque tout le temps, d'un ton de voix brouillé avec des phrases confuses où, par moments, éclataient des observations brillantes ou des idées générales ».

« Il nous raconta des projets de livre, des sujets de poésies, indiquant tous cette préoccupation du mystérieux, du fatal, de l'au-delà qui est dans son œuvre. D'ailleurs, ajoutait Villiers, l'artiste moderne veut en vain se soustraire à l'obsession mystique, religieux : quand il travaille il entend cogner au mur, lève la tête et s'étonne. Un instant après il recommence à écrire, le bruit reprend, sourd, mais obstiné. Il ne veut pas entendre, il se remet à la tâche. Les coups au mur se répètent, battant ses oreilles, lui entrant dans la tête, malgré lui. Ce bruit aux murs, ces coups invisibles tambourinant sur les cloisons, à l'obsession desquels on ne peut échapper, ce sont les bruits de l'Infini ».

Quelques années plus tard, dans un article du *Figaro* — « Une anthologie de la guerre » (de 1870) — du 28 août 1895, Georges Rodenbach rappela un projet de conte de Villiers de l'Isle-Adam qu'il n'a jamais écrit.

Dans ce conte, Villiers évoquait les suites de la fameuse charge historique des cuirassiers français à Reichshoffen, le 6 août 1870. « Villiers imaginait que pas un homme ne réchappa de cette charge écrit Rodenbach, que presque tous les chevaux aussi furent balayés par la mitraille. Seuls, quelques-uns avaient pu fuir, gagner le large. On les recueillit, en quel pitoyable état : Ils furent recousus, rapiécés... Impropres à tout travail, c'est un marchand de sangsues qui les acheta. Et tout le jour, les chevaux, désormais, demeureraient... dans une mare, les hideuses bêtes leur montant aux jambes, leur soutirant le sang. Donc ils étaient les revenants de la mort. Ils avaient traversé au galop l'Histoire pour cet horrible aboutissement. Et ils pensaient en songeant à leur propriétaire : « C'est pour un tel homme que nous avons été des héros ».

Sans avoir été des intimes de Villiers de l'Isle-Adam, Georges Rodenbach fut suffisamment lié avec lui pour que celui-ci accepta d'être le témoin de sa femme à son mariage, célébré à Paris le 11 août 1888. Mais ce qu'on ignore tout à fait, c'est qu'au début de leurs relations, Rodenbach négocia la tournée de conférences que Villiers fit en Belgique au début de 1887, à Gand, à Bruxelles, à Anvers et à Liège, conférences que Valère Gille a « évoqués dans un récent article. Une lettre inédite de Villiers à Rodenbach en fait foi. Elle porte la date du 26 novembre 1886. Il n'y a guère, M. Constantin Rodenbach, le fils du poète, a bien voulu nous la communiquer. En voici le texte révélateur : « Mon cher Rodenbach, Je vous remercie mille fois de la bonne grâce avec laquelle vous avez bien voulu vous occuper des conférences en question, et croyez que si jamais, à Paris je puis vous être utile, à l'un de vos voyages, vous pouvez compter que je ferai de mon mieux pour vous témoigner que je sais quelque peu me souvenir... J'ai trouvé votre lettre à mon retour de Nogent. Vous avez parfaitement raison en proposant de remettre à six semaines la conférence de Bruxelles, c'est-à-dire de manière à ce qu'elle s'annexe à quelques autres en Belgique ».

Voici, je compte bien pendant vingt ou vingt-cinq minutes lire puis parler, et commenter, d'une certaine façon que mes amis de Paris trouvent presque nouvelle et même saisissante ce que j'aurai lu. Total une heure.

Pierre MAES.

(Suite en 7e page.)

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM ET GEORGES RODENBACH

(Suite de la 3e page.)

Il va sans dire que, ne me souciant pas de venir débiter des banalités devant ceux qui veulent bien me prêter attention pendant une heure, chacune de ces lectures-conférences est et sera encore travaillée et mûrie à l'avance, de manière à ce que je ne laisse à l'improvisation la moindre part possible. Sauf donc, en cas de santé intellectuelle tout à fait exubérante, je ne me permettrai d'être « inspiré » qu'à bon escient ; croyez-le bien. Vous savez trop vous-même que la première condition de notre art est le souci de la correction et de la certitude du but à ne dépasser jamais, autant que possible, pour que je ne sois pas certain d'être approuvé de votre jugement en ceci.

Veillez donc bien, mon cher Rodenbach, fixer vous-même une époque certaine. D'ici le 15 janvier, vous recevrez les titres des conférences, 10 jours justes avant le jour fixé, tant pour Bruxelles que pour les autres villes possibles. J'arriverai l'avant-veille, sans faute, à Bruxelles.

En ce moment je corrige les épreuves de trois nouveaux livres qui vont pa-

raire d'ici à deux mois — savoir *Axël*, *Propos d'Au-delà* et *L'Adoration des Mages*. Vous voyez que nous ne manquerons pas de sujets et il serait même bon que le premier de ces ouvrages *Axël* (qui ne ressemble guère à l'esquisse publiée dans la *Jeune France*) ait paru, afin de profiter de la petite rumeur que ce mélodrame transcendantal est, je le crois, appelé à soulever dans nos Lettres, au moins à cause de sa Préface.

Poignée de mains bien cordiale.

Villiers de l'Isle-Adam.

Paris, 13, rue de Naples.

Un des derniers biographes de Villiers, Max Daireaux, a situé, par erreur, ces conférences en 1888, c'est-à-dire un an plus tard. Rodenbach avait déjà quitté Bruxelles pour Paris.

Lorsque Villiers mourut le 18 août 1889, Rodenbach lui consacra un grand article de trois colonnes qui parut en tête du *Figaro* du surlendemain. L'article fit sensation, rarement un hommage aussi élevé et aussi complet fut rendu au grand écrivain, méconnu alors de la grande masse du public.

Pierre MAES.